

32

MONDES ANCIENS ET MÉDIÉVAUX

MICHEL FIXOT

Président de la section

PASCAL VERNUS

Rapporteur

Jean-Noël Barrandon

Pierre Bordreuil

Michel Christol

Mireille Corbier

Charles De Lamberterie

Jean-Claude Degardin

Didier Devauchelle

Jean-Philippe Genet

Jean-Claude Grenier

Anita Guerreau

Jacques Jouanna

Jean-Luc Lamboleoy

Monique Paulmier-Foucart

Olivier Pelon

Yves Perrin

Jean-Michel Roddaz

Anne Schmitt

Madeleine Sintes-Aioutz

Alessandro Stella

1 - DOMAINES ET THÈMES

La section 32 couvre de vastes domaines dans l'espace, dans le temps, et dans les thèmes (1). Les recherches qu'elle englobe concernent l'Europe, le monde méditerranéen dans son ensemble, et donc le littoral de l'Afrique, mais avec des prolongements jusqu'au Soudan et en Éthiopie. Elles concernent aussi le Proche-Orient et le Moyen-Orient, l'Asie centrale, dans certains cas jusqu'à la Chine du nord-ouest. Les périodes prises en compte sont les suivantes :

- Le Moyen Âge, y compris la transition avec la Renaissance, d'où le prolongement de certaines recherches jusqu'au XVI^e siècle.

- L'antiquité classique.

- L'antiquité préclassique : protohistoire européenne, monde égéen, civilisations de Mésopotamie, du Proche-Orient, de la Vallée du Nil. C'est-à-dire les troisièmes, deuxièmes et premiers millénaires avant J.-C. Il y a plus, non seulement le Prédynastique égyptien et les périodes archaïques mésopotamiennes remontent jusqu'au quatrième millénaire, mais encore certaines fouilles ou certaines recherches sur la formation des civilisations orientales ou européennes, entrant dans la compétence de la section touchent la préhistoire.

- En principe, les civilisations islamiques ne sont pas ressort de la section 32, mais comme elles s'inscrivent partiellement dans son cadre et géographique et chronologique, il arrive qu'elles puissent être prises en compte dans les activités de certaines de ses équipes et de ses chercheurs ; c'est le cas des manuscrits arabes médiévaux.

Dans le temps et l'espace ainsi définis, les recherches s'articulent autour de grands axes thématiques dont les principaux sont les suivants :

- Histoire économique et sociale ; histoire monétaire ; histoire des institutions ; histoire des populations ; sociétés urbaines et sociétés rurales ; prosopographies.

- Histoire culturelle ; historiographie ; musicologie ; histoire des idées ; histoire des doctrines ; histoire des mentalités ; histoire et anthropologie religieuses ; études bibliques ; études juives ; christianisme ancien ; patristique ; hagiographie.

- Philologie, études et édition de textes et des archives ; codicologie ; paléographie ; épigraphie ; histoire des littératures ; sigillographie ; numismatique.

- Linguistique des langues mortes ; syntaxe, lexique, stylistique et métrique ; contact entre langues, linguistique aréale ; reconstruction ; grammaire comparée.

- Histoire de l'art ; iconographie ; histoire de l'architecture.

- Histoire des sciences, des techniques et des technologies ; études de l'outillage.

- Archéologie ; "surveys" et missions de fouilles ; archéologie des habitats ; occupation du sol ; géo-archéologie ; écogéographie ; géographie historique ; archéologie minière et métallurgique.

- Archéométrie ; céramologie ; techniques de restauration ; conservation des documents graphiques.

- Outils de travail : répertoires ; catalogues ; bibliographies analytiques et critiques ; lexiques,

glossaires, dictionnaires, encyclopédies.

- Informatique appliquée à l'histoire, à la linguistique, à l'archéologie ; méthodes statistiques.

La section 32 du Comité national couvre donc tout à la fois une large période chronologique, une vaste aire géographique et met en jeu des disciplines très diverses, philologie, linguistique, "histoire" (au sens restreint), archéologie, et même archéométrie. Celle-ci constitue, en quelque sorte, une tête de pont des sciences dites "dures" dans le territoire des sciences dites "molles", puisqu'elle applique aux sites et au matériel archéologiques des méthodes de plus en plus sophistiquées, empruntées à la physique et à la chimie, en utilisant un appareillage souvent lourd et nécessitant des manipulations complexes par un personnel hautement qualifié.

2 - CONJONCTURE ET HORIZON ÉPISTÉMOLOGIQUE

Bien entendu, l'évolution de la recherche conduit irrésistiblement à un approfondissement et une complexité marquée des techniques mises en œuvre dans chaque discipline, et donc à la spécialisation accrue de leurs pratiquants, au point qu'à chacune on peut légitimement reconnaître un "discours" propre. Cela posé, cette partition du champ scientifique en domaines autonomes ne doit pas signifier éclatement anarchique, car, par delà cette multiplicité d'approches, les sciences de l'antiquité dépendant de la section 32 sont unies par la conscience d'un horizon commun et indépassable, l'histoire, au sens large, dans laquelle se subsument en dernière instance leurs productions. Il ne s'agit pas là d'un pur constat philosophique, d'une pieuse profession de foi, mais d'un impératif qui, même s'il demeure implicite, doit dominer toute pratique et servir de repère. Par exemple, même si le développement de l'archéologie après la seconde guerre mondiale lui a valu de se forger des méthodes propres et de se gagner la reconnaissance comme

“discours” de plein droit, l’histoire, toutefois, demeure son ultime finalité : “Si le discours archéologique ne peut pas à son tour être réutilisé par un discours historique plus large, il ne sert pas à grand chose” (J. C. Lambolley). Et cela doit prêter à conséquence, non seulement, bien sûr, dans l’utilisation des résultats des recherches archéologiques, mais aussi dans les stratégies mêmes déployées par le fouilleur sur son chantier. Elles pourront différer, en effet, selon la problématique historique impliquée : on ne mettra pas mécaniquement en œuvre sur un site protodynastique le même plan de conduite que pour un village médiéval. En ce sens, la section s’alarme d’un état de fait actuel de l’archéologie nationale où les fouilles préventives sont trop souvent privées de tout lien avec le CNRS et les universités, au risque d’obscurcir ou d’annihiler l’indispensable perspective historique.

3 - DYNAMIQUE DE LA PRODUCTION DES CONNAISSANCES

3. 1 COLLECTE DES DONNÉES

Point d’histoire sans documents. Sans documents écrits, d’une part. Encore faut-il les rassembler et les rendre disponibles et exploitables, tâche d’autant plus délicate que des sociétés étudiées par la section, nous n’avons guère hérité d’archives étendues, immédiatement accessibles et prêtées à l’emploi ! Quand des archives existent, elles requièrent un long toilettage philologique pour paraître en public, pour ainsi dire. C’est donc à bon droit que leur collecte mobilise une bonne partie des activités de la recherche. Un exemple particulièrement significatif de cet indispensable travail : l’Institut de Recherche et d’Histoire des Textes. Il vise à regrouper les données tirées des manuscrits de l’antiquité classique et du Moyen Âge (y compris les manuscrits hébreux et arabes) et à les mettre à disposition des chercheurs sous forme de corpus de sources, d’éditions de textes, de catalogues de

fonds et de manuscrits, de répertoires d’incipit (2), de diathèques, de bibliographies, d’indices, sans compter des études techniques relevant des sciences auxiliaires (paléographie, codicologie, diplomatique, sigillographie, enluminures). Cet institut, qui a un rayonnement international, illustre l’une des activités fondamentales dans les domaines de la section 32 : la mise à disposition des sources écrites. Produire des connaissances, c’est d’abord produire des documents. Au demeurant, des découvertes spectaculaires sont encore possibles, même dans les bibliothèques. Ainsi, la soixantaine de sermons de Saint Augustin identifiés par F. Dolbeau en lisant le catalogue nouvellement paru d’un important fonds allemand qui n’avait pas été suffisamment inventorié jusqu’alors. Dans le même ordre d’idée, le fonds grec de la Bibliothèque nationale de France, encore non systématiquement inventorié, recèle nombre d’inédits. Par ailleurs, il y a beaucoup de gisements de textes dont l’exploitation est fort loin d’être terminée. En premier lieu, la papyrologie grecque. Les dizaines de milliers de papyrus, qui proviennent d’Égypte dans leur écrasante majorité, apportent au fur et à mesure de leur publication une immense masse d’informations non seulement sur la vie quotidienne, la pratique judiciaire et administrative, mais aussi sur la littérature avec, parfois des révélations sensationnelles, comme la découverte récente d’œuvres jusqu’alors perdues d’un poète de l’époque hellénistique. Si, ces dernières années, en égyptologie, peu de textes de premier ordre ont été mis au jour, la Mésopotamie et certains sites de Syrie (Ras Shamra, Mari) livrent avec régularité des lots substantiels de documents écrits au riche contenu informatif.

Malgré ces points positifs, on souhaiterait une meilleure répartition des chercheurs en fonction des gisements de documentation dans les domaines couverts par la section 32. La rationalité voudrait que les secteurs de recherche soient déterminés avant tout par la nature de la documentation, ou, à tout le moins, que les gisements les plus riches soient les mieux exploités. Ce n’est pas le cas, beaucoup s’en faut. Il y a des secteurs pour lesquels vaut l’adage évangélique “la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux”. Par exemple, des milliers d’ostraca et de papyrus coptes gisent délaissés ou ignorés dans les musées

et magasins de fouilles d'Égypte et d'Europe, parce que le nombre de spécialistes est dérisoire par rapport aux besoins (3).

Mais l'histoire ne se contente pas, ou ne se contente plus, de documents écrits, et, désormais, fait fond aussi sur les vestiges de la culture matérielle. D'où l'importance de l'archéologie, discipline particulièrement bien représentée dans la section 32. La répartition de ses efforts ne donne pas entière satisfaction. Certes, la majeure partie des sites ont été choisis en raison de leur intérêt, mais, au fil des temps, la notion d'intérêt fluctue, et les habitudes acquises, les traditions instaurées et parfois consacrées par les relations diplomatiques, sont autant d'obstacles à un redéploiement des stratégies archéologiques. D'autre part, en archéologie métropolitaine, beaucoup d'interventions dites préventives dépendent d'un concours de circonstances, loin de s'ordonner dans une politique d'ensemble. Toutefois, leurs résultats ne sont pas négligeables : de nombreux villages du haut Moyen Âge, jusqu'alors inconnus, ont été révélés par les fouilles préventives menées sur les traces des grandes voies de communication (TGV, autoroutes). Enfin, de plus en plus, les fouilles doivent contractuellement aboutir à la restauration (4), quand c'est possible, et, à tout le moins, à une remise en état du site propre à attirer les visiteurs. Cette exigence est parfaitement légitime, mais elle pèse lourdement sur le budget et grève le rythme des découvertes. Ici, le recours au mécénat paraît une solution particulièrement bien appropriée. Tout le monde y trouve son compte : le sponsor dont la contribution est plus visible, plus "lisible" par le public ; l'archéologue qui garde toutes ses ressources – et toute sa liberté – pour la partie proprement scientifique.

Cela posé, la collecte des documents a été particulièrement fructueuse ces dernières années. Encore convient-il d'opérer des distinctions dans la masse des découvertes. Leur importance peut être évaluée de différentes manières :

- Le spectaculaire propre à la médiatisation : ainsi le phare d'Alexandrie. Un monument fameux, passé dans l'imaginaire de notre culture, remis au jour, ou, plutôt remis à l'ordre du jour – car il n'est pas avéré que ce qui a été découvert provienne du phare proprement dit – grâce à des fouilles sous-

marines. Romanesque des vestiges sauvés des eaux, mais apport informatif plus limité, comme le souligne lui-même, avec une admirable lucidité, leur inventeur J.-Y. Empereur (5).

- Les vestiges des monuments prestigieux des élites qui, tout en flattant l'esthétique, renouvellent nos connaissances. Ainsi, les fresques minoennes découvertes à Kabri en Israël, et à Tell el-Daba en Égypte, dans un palais de l'époque Hyksôs conduisent à une réévaluation de l'influence égéenne sur le Proche-Orient. Ainsi, encore, la nécropole de la dynastie dite "0", à Abydos, qui confirme la maîtrise de l'écriture deux siècles au moins avant la formation de l'état pharaonique. On notera l'appellation très significative "dynastie 0", ressuscitée et régénérée, et qui indique clairement combien ces découvertes contraignent à repenser la conception traditionnelle de l'histoire égyptienne. En Égypte encore, notre conception du complexe pyramidal va gagner beaucoup grâce aux informations fournies par la découverte de nouvelles pyramides de reines à Saqqara ces dernières années (J. Leclant).

- Les vestiges modestes du quotidien et du prosaïque qui n'en enrichissent pas moins nos connaissances. Par exemple, les fouilles de l'atelier de potiers du quartier Sainte-Barbe illustrent "le transfert de technologie (faïence) depuis le monde arabe vers les pays des rives nord de la Méditerranée à la fin du XIII^e siècle" (M. Fixot). Ou encore la patiente investigation des restes a priori peu gratifiants d'une cité lacustre éclaire d'un jour nouveau un pan entier de la protohistoire. Ils vont même parfois jusqu'à remettre en question ce qui semblait le nec plus ultra des recherches récentes : par exemple, l'identification de l'argile comme composantes des cargaisons incite à relativiser les indications fournies par l'analyses des pâtes.

3. 2 L'EXPLOITATION DES DONNÉES

Ainsi la collecte de la documentation présente un bilan satisfaisant. Encore faut-il savoir tirer parti de cette masse d'informations. Bien des méthodes traditionnelles conservent leur fécondité. La notion de corpus n'a point perdu de sa pertinence, au contraire. On continue à en constituer, et on a bien

raison. Simplement, ils sont de mieux en mieux adaptés aux exigences de la recherche moderne. Ils sont plus systématiques, présentés de manière plus sophistiquée ; ils touchent un plus large éventail de documents. Ce sont des entreprises d'énormes dimensions, qui requièrent un travail d'équipe : par exemple le corpus hippocratique. De manière analogue, se multiplient de grands programmes des recherches, portant sur des domaines étendus, et associant des spécialistes d'époque et d'aires géographiques différentes, par exemple l'étude du littoral antique. De vastes synthèses à vocation encyclopédique, fondée souvent sur une collaboration internationale, couronnent, en quelque sorte, l'exploitation des données en produisant ce qui est tout à la fois une somme de connaissances et le point de départ de leur dépassement.

Sur une plus longue durée, la production des connaissances est bien évidemment stimulée par des évolutions ou des transformations méthodologiques. Inéluctablement, le territoire de l'historien s'agrandit, le questionnaire s'allonge. On défriche des zones laissées à l'abandon. Ainsi, les milliers d'exempla médiévaux, ces histoires naïves dans leurs finalités édifiantes et apologétiques, sont promus au rang de sources dignes d'intérêt pour les raisons même qui les avaient longtemps fait mépriser : leur enracinement dans la culture populaire. Souvent, on apporte un nouvel éclairage en associant des domaines auparavant traités à part, en dehors des pratiques proprement interdisciplinaires qui seront évoquées plus loin. Quelques exemples : les représentations collectives, l'espace comme support des relations sociales, l'écologie, le paysage, etc. Voici la patristique reliée à l'histoire intellectuelle, politique et sociale et à l'étude des arts mécaniques. L'étude de la mort au Moyen Âge bénéficie de "l'approche combinée par les sépultures, l'iconographie..., l'organisation ecclésiastique de l'espace des morts, les stratégies familiales de nécropole privilégiée" (A. Guerreau). On s'est essayé à l'histoire quantitative, et les médiévistes ont réussi en ce domaine quelques avancées spectaculaires⁽⁶⁾, et produit des bases de données généreuses. Mais la nature des sources ne s'y prête pas toujours aussi fréquemment ni aussi aisément qu'en histoire moderne ou contemporaine. En soi, le souci de renouvellement sinon de régénération, l'attention portée à d'autres champs de recherche,

l'ouverture sur l'extérieur sont bien venus. Mais pourquoi celer certains travers ? La mode, le goût du jour (ou plus exactement le goût du jour il y a cinq ans, car les décalages sont inévitables) sollicitent parfois excessivement la recherche. S'il est indiscutablement fécond de voir prendre en compte la marginalité, les franges, les minorités, l'abus finit par nuire et discréditer une orientation a priori judicieuse. L'égyptologie en est à son septième ou huitième titre sur la femme ; des langues et des pays différents ont apporté leur quote-part à cette impressionnante série sous des formes diverses : haute vulgarisation, thèses, recueils de contribution ! Au demeurant, le filon est activement exploité dans d'autres disciplines qui entendent se vêtir des oripeaux de la modernité grâce à ce thème. Il y a plus grave. Puisque la science ne se fait pas dans une bulle d'air, à l'écart des bruits et fureurs du siècle, il y a des domaines où les idéologies non seulement subvertissent mais encore pervertissent le travail. Comment, par exemple, étudier sereinement l'esclavage lorsque "les règlement de compte avec le colonialisme... nuisent à la compréhension du problème" (A. Stella) ? Et comment ne pas s'affliger que soit parfois érigées en vérité apodictique toutes ces invraisemblables théories qui, au mépris du bon sens et de la saine méthode, instaurent une relation génétique entre l'égyptien ancien et telle ou telle langue d'Afrique occidentale⁽⁷⁾ ? Qui plus est, certaines sont passées au statut de doctrine officielle, enseignée dans certaines universités africaines. Elles en viennent même à nourrir l'argumentation de partis extrémistes aux États-Unis. Conscients ou inconscients, les présupposés idéologiques pèsent sans cesse sur la pratique des chercheurs.

Au-delà de ces difficultés et de ces travers, au-delà des découvertes spectaculaires, l'exploitation des données requiert un travail de longue haleine. Guère de fulgurations subites qui abolissent en un instant un paradigme dominant. Peu de brusques intuitions dans lesquelles se dévoile soudain une vérité jusqu'alors celée. C'est progressivement qu'apparaissent les résultats, par lente maturation, en rassemblant et classant les données, en les soumettant patiemment à l'analyse. Les domaines couverts par la section 32, les chercheurs les parcourront à petits pas minutieux et précautionneux, les pieds dans la glèbe. A long terme, leurs

programmes, parce que la documentation est ingrate. Une longue gestation est requise ; point de prématuré. Ce qui ne signifie pas qu'ils somnolent dans la routine confortable des travaux solitaires, enfermés dans un solipsisme ronronnant.

4 - DU BON USAGE DE L'INTERDISCIPLINARITÉ

Bien au contraire ; depuis longtemps souhaitée, l'interdisciplinarité est là. Les chercheurs de la commission 32 l'ont rencontrée. Pour tous, elle s'impose comme une évidence sinon comme une règle, et surtout comme la garantie de la vitalité des sciences humaines. Elle a deux degrés.

- Premier degré, la confrontation des techne. L'archéologie en fournit l'exemple topique. L'interdisciplinarité s'y est établie sans heurt au fur et à mesure qu'elle se développait. Elle en est devenue indissociable. Désormais, toute fouille requiert au minimum les services d'un topographe et/ou d'un architecte, d'un photographe, d'un céramologue, d'un anthropologue, etc. L'éventail des disciplines qu'elle met en œuvre s'accroît sans cesse : ostéologie, palynologie, pédologie, sans compter tout ce qui relève de l'archéométrie. En effet, les laboratoires d'archéométrie sont devenus une étape obligée du parcours archéologique. On en peut que s'en féliciter, d'autant plus que pointent à l'horizon de nouvelles techniques de plus en plus prometteuses. Par exemple, aux auxiliaires de datation désormais entrés dans la pratique que sont le carbone 14 calibré par la dendrochronologie et la thermoluminescence, voici que s'ajoute désormais la luminescence optique qui présente l'avantage d'être utilisable sur une plus large gamme de matériaux.

- Second degré, la confrontation des discours. En premier lieu, du discours archéologique et du discours philologique. Révolus les temps de la ségrégation, où les spécialistes des sources écrites s'enfermaient orgueilleusement dans leurs tours d'ivoire en ignorant le vain peuple de l'archéologie. Désormais, la confrontation entre données de l'épi-

graphie, de la numismatique, de la philologie, de la littérature, etc., d'une part, et celle de la culture matérielle d'autre part, est devenue pratique régulière, et extrêmement féconde. Les résultats, en effet, parlent : "L'archéologie est la révolution des trente dernières années : pour les antiquisants, elle a changé l'histoire" (M. Corbier). Par ailleurs, certains secteurs de l'archéologie apparaissent, en quelque sorte, transfigurés sous la lumière du discours ethnologique (ou anthropologique) qui permet d'intégrer dans un système de codification culturelle les données matérielles. C'est ce même discours anthropologique que les historiens, surtout les médiévistes, à degré moindre les antiquisants mettent à contribution avec profit, en intégrant à leurs analyses la problématique de la parenté. D'autres discours sont appelés à collaborer. Par exemple, la prise en compte des acquis de la linguistique générale provoquent un aggiornamento très attendu des descriptions, jusqu'alors fondamentalement philologiques, de l'égyptien ancien. Arraché au factice de dogmes simplificateurs, le voici sur le point d'être réintégré, pour ainsi dire, parmi les langues humaines.

Gardons-nous, toutefois, d'entonner le péan. Dans le domaine couvert par la section 32, à tout le moins, l'interdisciplinarité peut être "la meilleure et la pire des choses" (A. Christol). En effet, ne le dissimulons pas, elle peut n'aboutir qu'à un placage bariolé de problématiques hétérogènes. De plus, elle est sujette à une sorte de perversion qui la fait aboutir à sa propre négation. Interdisciplinarité implique discipline, que certains raidissent en intégrisme de la discipline, souvent pour des raisons de carrière. Car la reconnaissance au sein du champ scientifique passe par l'imposition au chercheur d'une étiquette qui le cloisonne en même temps qu'elle le légitime. De là une tendance à déguiser sous le label prestigieux d'interdisciplinarité ce qui n'est que la juxtaposition de discours autarciques : "L'évolution perceptible est plutôt vers la pente négative, vers un plus grand cloisonnement... La plupart des opérations dites pluridisciplinaires ne sont que des juxtapositions de monologues" (A. Guerreau).

Cette perversion met en jeu de très graves questions, inter alia rien de moins que celle de formation des chercheurs. Au sein de la commission,

l'unanimité s'est faite pour souhaiter une plus grande polyvalence. Le CNRS a les moyens d'améliorer la situation en mettant sur pied des procédures de formation continue, pour ainsi dire. Des nombreuses voies méritent d'être explorées. En premier lieu, serait utile un centre de ressources étoffées en informatique, à la manière du LISH, avec tout à la fois des informaticiens plus particulièrement chargés de la formation continue des chercheurs, et un informaticien de haut niveau, qui suivrait attentivement l'évolution si rapide de l'informatique pour assurer la formation continue... des informaticiens ! Bien entendu, la formation continue ne saurait se limiter à la seule informatique. D'autres procédures pourraient être envisagées, mais cela doit passer par une réflexion spécifique.

5 - L'INSTRUMENTATION

L'ordinateur est entré dans les moeurs. Chaque chercheur a sa machine de traitement de textes, avec souvent quelques logiciels spécialisés, comme ces logiciels de hiéroglyphes que manient quotidiennement les égyptologues. De plus en plus de fouilleurs enregistrent informatiquement les données sur le terrain même. C'est par une recherche informatique que F. Dolbeau a trouvé trois sermons supplémentaires de Saint Augustin, outre la soixantaine repérée dans le catalogue d'une bibliothèque allemande. Internet soulève attention, intérêt et espoirs. Les manuscrits sont envoyés sur disquette pour accélérer la publication.

Alors, satisfaisante la situation ? C'est aller bien vite en besogne. Au-delà du traitement de textes et, parfois, de la constitution de bases de données, l'informatique n'est pas pleinement utilisée. Certes, on est bien conscient des énormes facilités apportées par le CD-ROM : 217 volumes de la patrologie latine tiennent dans 5 CD-ROM ! Qui plus est, une nouvelle norme va décupler les capacités de ce genre de média. Mais "la production française de CD-ROM scientifiques est aujourd'hui dérisoire" (J.-P. Genet). On se réjouira donc de l'excellente initiative du Ministère qui a lancé un appel d'offres pour un programme de recherches thématique

"Arts, lettres, sciences humaines, sciences sociales et multimédia". Mais, son existence même témoigne d'une insuffisance. Il faut sans doute envisager la création de postes de techniciens spécialisés qui se chargereraient de mettre au point des CD-ROM pour publier les travaux des équipes. Insuffisance aussi des logiciels ; "Ce que les historiens attendent aujourd'hui [...], c'est [...] des logiciels adaptés à leurs besoins." (A. Stella). De fait, l'exploitation des bases de données n'est pas toujours à la mesure des efforts faits pour les constituer. On a encore du mal à définir des méthodologies ou des protocoles d'études qui permettent d'en tirer le meilleur parti.

D'autres difficultés se dressent : la pérennité de l'information électronique : "La question essentielle est celle de la survie de ces outils" (J.-M. Roddaz). Un caveat : "La modernité de l'outil n'est aucunement une garantie de la qualité des produits auxquels il donne accès" (E. Lalou / M. Paulmier). De fait, la promiscuité forcée sur un même média des états les plus avancés des connaissances scientifiques avec des billevesées, des calembredaines, des constructions farfelues et des fariboles porte en elle le risque que les unes soient considérées comme la caution des autres. Apparaissent aussi des problèmes de déontologie, rendus sensibles par l'actualité. Internet, déjà évoqué, a les défauts de ses qualités : la frontière est fragile qui sépare la diffusion de la désappropriation. Les chercheurs devront être consultés pour tout site concernant leur discipline.

6 - L'ORGANISATION DE LA COMMUNAUTÉ

Dans toutes les disciplines, congrès, colloques, rencontres, tables rondes, symposia tissent un réseau au maillage de plus en plus serré. Nul ne se lamente sur son isolement et sur l'absence de contact avec ses collègues français et étrangers. Saluons cette avancée conséquente. La communication s'est développée de manière satisfaisante dans la recherche.

Guère de doléances, non plus, sur les instruments de travail, sinon sur leur retard, sur leur financement souvent remis en question. Pourtant, beaucoup reste à faire, entre autres mettre au point des procédures d'actualisation des répertoires, bibliographies, Reallexicon, etc. que chaque domaine a mis sur pied.

Encore un satisfecit à propos des publications : les publications scientifiques sont plus agréables à consulter, paraissent plus rapidement. Toutefois, certains se plaignent du coût croissant et des crédits diminuant ; on l'attendait. La notion de "littérature grise" est mal connue, ce qui indique que cette pratique n'est guère répandue ; doit-on le regretter ? Les procédures de publication de la documentation archéologique ne sont pas encore bien définies. Pourtant, avec le développement de cette discipline, la question s'impose avec insistance. Dès qu'il a quelque importance, les fouilles d'un site sont-elles encore intégralement passibles d'une publication livresque ? Qui le croirait encore ? En fait, désormais, on distingue entre les

publications de synthèse sous forme de livres, et les rapports détaillés, dont les modalités de mise à disposition ne sont pas encore bien établies. On pense, bien sûr, aux grandes capacités du CD-ROM, déjà évoqué, mais s'agit-il vraiment d'une panacée en ce domaine ? Le coût de l'enregistrement pourrait parfois sembler prohibitif au regard de certaines données archéologiques pour lesquelles d'autres procédés devront être associés au CD-ROM. Ici, nous sommes dans une période de transition.

Le problème des bibliothèques est parfois aigu, particulièrement dans les centres provinciaux de recherche récemment créés. En général, ils ont de l'espace, mais point de livres pour le remplir alors que les universités traditionnelles ne parviennent plus à offrir assez de rayonnages pour répondre à l'expansion de la bibliographie. Et pourtant la question est pour ainsi dire vitale : dans les domaines de la section 32, on ne peut concevoir de science sans bibliothèque. L'alerte est donnée : danger d'étiollement.

Notes

(1) Pour rédiger ce texte, le rapporteur a mis à profit les acquis d'une réflexion collective qu'il avait dirigée. Certains avaient présenté à cette occasion des notes de synthèse comportant des formulations particulièrement heureuses ou significatives. Elles ont été intégrées à ce rapport, les noms et prénoms de leurs auteurs figurant entre parenthèses. Il en va de même pour certaines personnalités extérieures au Comité, mais reconnues comme des autorités éminentes dans les domaines qu'il couvre.

(2) Comme beaucoup de manuscrits anciens n'ont pas de titres, l'utilisation des incipit est cruciale pour leur identification et leur classement.

(3) L'Institut Français d'Archéologie Orientale ne parvient pas, depuis de longues années, à recruter un pensionnaire scientifique copistant, alors qu'une impitoyable concurrence sévit chez les jeunes égyptologues.

(4) Les activités du Centre Franco-égyptien d'études du temple de Karnak illustrent clairement le lien indissoluble entre conser-

vation et études scientifiques. Pour préserver les constructions de ce gigantesque ensemble monumental des méfaits des eaux de la nappe phréatique qui remontent par capillarité, il faut les démonter pour les remonter sur des fondations assainies. Mais ces opérations exigent de les photographier, d'en faire des relevés architecturaux et épigraphiques, bref de les rendre disponibles et exploitables, sans préjudice des découvertes archéologiques qu'elles peuvent occasionner.

(5) Cette découverte a fait l'objet d'un film remarquable qui a eu une large audience puisqu'il a été diffusé sur une des chaînes de la télévision publique.

(6) Mentionnons une revue spécialisée, *Le médiéviste et l'ordonnateur*, pleine d'intérêt méthodologique, voire épistémologique.

(7) L'africaniste L. Boucquiaux a présenté une mise au point claire sur ces abus dans une communication devant la Société de Linguistique de Paris dont la publication est attendue.